

En marge de notre histoire : Marguerite d'Autriche

Autor(en): **Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **81 (1954)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228948>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

En marge de notre histoire

MARGUERITE D'AUTRICHE

par Jean des Sapins

Cette princesse, qui fut une des figures les plus attachantes de son temps, naquit en 1480 à Bruxelles, trois ans après la défaite de Nancy qui marqua l'effondrement de la puissance bourguignonne.

Par sa mère, elle se rattache à la Bourgogne puisque son grand-père était ce Charles-le-Téméraire que les Suisses battirent à Grandson et à Morat. Par son père, l'empereur Maximilien, elle appartient à la famille d'Autriche.

Orpheline de mère à l'âge de deux ans, elle fut élevée à la cour de France, à Paris d'abord, puis à Amboise où elle grandit « dans le goût des lettres et des arts ». Fiancée au dauphin Charles VIII à l'âge de onze ans, elle fut choyée et adulée, comme peut l'être une future reine de France, par les grands dignitaires du royaume ainsi que par toute la cours, jusqu'au moment où l'on fit intervenir la raison d'État.

Pour arrondir ses domaines, Charles VIII épousa Anne de Bretagne qui apportait en dot sa belle province à la couronne.

Renvoyée à son père, Marguerite d'Autriche retourna dans ses Flandres natales, le cœur gonflé d'amertume, aussi la rivalité de la France et de l'Autriche n'eut-elle, à cette époque, d'autre cause que l'affront fait à la jeune princesse.

Cinq ans plus tard, elle se fiança à don Juan de Castille, fils de Ferdinand et d'Isabelle. Le mariage fut célébré en grande solennité dans la plus vaste et la plus belle cathédrale d'Espagne, cette basilique de Santa-Maria à Burgos, qu'il fallut pas moins de trois siècles pour

l'achever et qui possède, outre sa triple nef, des chapelles latérales toutes rutilantes d'or.

Mais la destinée devait être cruelle envers Marguerite d'Autriche. L'année suivante, son époux mourut brusquement, alors qu'elle mettait au monde un enfant mort-né.

Jeune veuve de dix-sept ans, il semblait que ce nouveau malheur devait briser son énergie. Il n'en fut rien. Très cultivée, supérieure en intelligence à la plupart des princesses de son temps, elle consacra ses loisirs à la science et aux arts, dans le château de Quesnoy, en pleine Flandre, ainsi qu'à l'éducation de son neveu le futur empereur Charles-Quint. Quand celui-ci monta sur le trône d'Espagne, Marguerite épousa, en secondes noces, Philibert-le-Beau, duc de Savoie, un des plus illustres princes de la Chrétienté.

Comme c'est le cas dans toutes les cours, cette union était avant tout un mariage arrangé. Mais le coup de foudre éclata plus tard.

L'union préparée par les chancelleries devint un mariage d'amour. La beauté de Philibert, sa prestance — il était haut de six pieds — son visage agréable et régulier, tout contribua à cette inclination subite.

Le mariage fut célébré dans le plus vieil édifice roman du Pays de Vaud, dans ce cloître de Romainmôtier où

tant de chefs d'Etat et de dignitaires de l'Eglise séjournèrent. Il eut lieu en janvier, par un jour de neige. Tandis que la rafale faisait rage au dehors, la jeune princesse dut songer à l'autre cérémonie qui, quelques années plus tôt, sous le ciel de Burgos, la sacrait reine d'Espagne.

Philibert aimait par-dessus tout la chasse et les fêtes. Le gouvernement de son duché ne l'intéressait guère, aussi lorsqu'il songea à abandonner le pouvoir à son demi-frère, Marguerite intervint et prit les rênes du gouvernement. Sans être très belle, elle avait une taille avantageuse, une chevelure éblouissante qui attirait les regards et joignait à ces qualités physiques un cœur passionné, un esprit clair et une fermeté virile.

Hélas ! son bonheur fut de courte durée. Philibert, qui abandonnait volontiers les charges de l'Etat à son épouse, portait toute son ardeur à la chasse. Un jour d'arrière-automne qu'il rentrait au château de Pont-d'Ain, à Bourg-en-Bresse, accompagné de sa meute, il commit l'imprudence, alors qu'il était en sueur, de boire de l'eau glacée. Une fluxion de poitrine se déclara et l'emporta après quelques jours de maladie à l'âge de vingt-quatre ans.

Pour Marguerite, ce fut l'effondrement. La cour prit le deuil. A partir de ce jour, la jeune veuve abandonna la musique, supprima les fêtes et cessa de paraître aux jours de chasse. Sa douleur devait durer toute sa vie. Cependant, femme d'autorité, elle se garda d'abandonner le pouvoir. La vie cloîtrée ne l'attirait pas. Elle ne suivit pas l'exemple de Loyse de Savoie, veuve de Hugues de Châlons, qui se retira au couvent de Sainte-Claire à Orbe. En possession de toute son intelligence et de son esprit de décision, elle poursuivit sa carrière de souveraine, prenant

une part active à l'élaboration de différents traités. Elle avait formé son neveu Charles-Quint, l'avait instruit dans ses principes, aussi eut-elle la joie de saluer en lui son brillant élève.

* * *

Désormais, le but de sa vie fut d'immortaliser le souvenir de Philibert. Rien n'était trop grand ni trop beau pour rappeler ce qu'avait été pour elle celui qu'elle avait tant aimé. C'est ainsi que, repoussant l'avis de ceux qui lui conseillaient de modérer son ambition, elle fit édifier cette magnifique église de Brou dont le gothique fleuri fait l'admiration de tous les visiteurs et qui reste, selon le mot d'Edgar Quinet, « le monument de la pensée d'une femme ».

Cet édifice s'élève non loin de la petite ville de Bourg-en-Bresse, dans ce joli pays de prairies coupées de haies derrière lesquelles s'abritent des fermes rustiques. Il date du XVI^e siècle.

Sur les conseils du Bressan Etienne Chevillard, Marguerite d'Autriche s'adressa aux plus célèbres artisans de l'époque. En 1512, les cloîtres furent achevés. Ce furent ensuite le chœur et le transept. Alors, on songea aux verrières. Le travail fut exécuté dès 1527, dans son atelier de Brou, par Antoine Noisin « qui savait si bien faire chanter les couleurs ».

Le 1^{er} décembre 1530, Marguerite mourut d'une infection purulente à la jambe. Elle avait à peine cinquante ans. Elle fut inhumée dans le caveau qu'elle s'était réservé, à côté de Philibert.

Ce qui frappe, lorsqu'on examine l'ensemble de cet édifice, c'est la haute tour carrée dont la lourdeur, un peu massive, contraste avec la richesse du portail. Dès qu'on pénètre dans la nef, on aperçoit la clarté qui tombe des grandes verrières et fait rayonner la

pierre blanche, légèrement jaunâtre, qui servit à la construction et qui fut extraite des carrières de Ramasse, à dix kilomètres de Brou. Au fond, le jubé dont la raison d'être est de clore le chœur dans lequel le visiteur pénètre. C'est un éblouissement.

A droite, voici le tombeau de Marguerite de Bourbon, mère de Philibert, qui, dans le détail ornemental, offre le plus de simplicité. Au centre, celui de Philibert-le-Beau occupe la place d'honneur. C'est une dalle noire soutenue par des piliers entre lesquels on aperçoit le prince couché, tandis qu' autour de lui veillent dix statues représentant les vertus. Enfin, à gauche, le tombeau de Marguerite d'Autriche surpasse en richesse et en beauté les deux précédents. Un dais magnifique, aux moulures savantes, le domine. Il abrite une infinité de statuette

idée de la virtuosité de l'artiste. Sous les deux grandes arcades, Marguerite apparaît dans tout son éclat. Le statuaire a su rendre les traits de cette femme énergique et volontaire. On admire la vigueur du profil, la finesse des cheveux déroulés en longues torsades et l'expression de bonté et de douceur imprimée sur ce visage aux lèvres à peine entr'ouvertes.

Il faudrait encore parler du retable des Sept Joies, de l'oratoire, des stalles sculptées — dont l'une représente la fessée maritale — et surtout des vitraux qui, à eux seuls, valent une étude.

On quitte cette église les yeux éblouis par tant de splendeur et l'on adresse une pensée de reconnaissance à celle qui en fut l'initiatrice, comme aux artistes qui firent jaillir de leurs mains ce chef-d'œuvre de l'art gothique.

Un tableau... parlant !

Comme à l'Assemblée des Etats généraux en France, on pourrait suspendre dans bien des salles où l'on délibère du sort des citoyens-soldats-électeurs et contribuables, ce fameux tableau représentant un gros fermier au milieu de sa basse-cour et dialoguant ainsi avec ses poules, coqs et dindons :

Le fermier : Mes bons amis, je vous ai tous rassemblés pour savoir à quelle sauce vous voulez qu'on vous mange.

Un coq (redressant sa crête) : Mais nous ne voulons pas être mangés du tout.

Le fermier : ... Vous sortez de la question !

BOUCHONS VAUDOIS

*Vente au détail et en boîtes
de fr. 3.-, 5.- et 6.-.*

* *
Spécialité originale et
savoureuse créée par
la Société Vaudoise
des Patrons confiseurs
pâtisseries du canton.

* *